

ISSN 0758-1238

LES CAHIERS DU TREGOR

N° 30

PRIX DU N° 30 F

2ème TRIMESTRE 1990



**BULLETIN DU CLUB D'ARCHEOLOGIE
ET D'HISTOIRE DE BEGARD**

Publié avec le concours de la M.J.C. de Bégard

LA VIE DU CLUB

Après le prix de la meilleure revue d'histoire local décerné en 1988 par le jury du Prix des Historiens amateurs de l'Ouest, les **Cahiers du Trégor** viennent d'obtenir une seconde distinction avec la médaille de bronze attribuée par la Haute Académie des Belles Lettres à l'ouvrage de Guy Castel, **Marc'harit Fulluguet**.

Le samedi 17 janvier dernier, s'est tenue au centre de Savidan, à Lannion, et à l'initiative de Mme Le Brozec (Arssat) et Moutouiller (Plestin) et M. Le Goff (Béguard), une réunion dont le but était d'explorer les possibilités de regrouper en une fédération les différentes associations de la région qui s'intéressent à l'archéologie, à l'histoire ou à la mise en valeur du patrimoine historique.

QUELQUES PROJETS :

Pourraient très rapidement être pris en charge par une telle fédération :

1. L'organisation d'une rencontre annuelle, autour d'un thème, des historiens et associations historiques, avec colloques, promotions et expositions des travaux réalisés, vente d'ouvrages, etc.
2. Publication d'une revue historique annuelle ou pluri-annuelle prenant le relais des **Cahiers du Trégor**, sous ce nom ou un autre.
3. La réalisation à moyen terme d'un ouvrage collectif :
"Le Dictionnaire Historique du Trégor".

Les *Cahiers du Trégor* : Publication trimestrielle du Club d'Histoire de Béguard, M.J.C. 22140 Béguard. ☎ 96.45.20.60.

Directeur de la publication : Hervé LE GOFF.

Composition-Impression : Imprimerie Henry - Pédernec

Abonnement annuel (4 numéros) : 100 F (port compris)

Les numéros déjà parus sont disponibles (sauf N° 2, 3, 4 épuisés) au prix de 25 F par exemplaire + 5 francs de port.

Photo de couverture : Insigne du 48ème Régiment d'Infanterie.

LE 48ème RÉGIMENT D'INFANTERIE DANS LA GUERRE 1939-1940

(Le sacrifice d'un régiment trégorois)

Par Jean GUERNIOU

En ce cinquantième anniversaire des terribles combats de 1940, et en souvenir de mon oncle Marcel Guerniou de Louargat, soldat à la 10ème Compagnie du 48ème R.I., laissé pour mort à Blessy, recueilli et sauvé sur le champ de bataille par un chirurgien militaire allemand, j'ai tenu à rendre hommage à tous les combattants méconnus et malheureux qui, par leur sacrifice, sauvèrent l'honneur de l'Armée française et contribuèrent ainsi à la grandeur de la France.

Alors qu'en ces tragiques mois de mai et juin 1940, espoir et refus de subir, humiliation, doute et désespérance traversaient tour à tour l'esprit de leurs compatriotes, le courage et l'héroïsme, les souffrances et les fatigues des combattants et la douleur des familles des disparus solennisaient encore davantage le célèbre "Appel du 18 juin 1940" par lequel le Général de Gaulle, leur frère d'armes, allait redonner l'espérance à notre pays.

Précisant après coup sa pensée et rappelant que la "Défense nationale était une et indivisible", le général de Gaulle pouvait déclarer, le 30 mars 1947, lors de la commémoration du débarquement de Bruneval des 27 et 28 février 1942 : "En vérité, la Résistance française, c'était la Défense Nationale... Elle a commencé le 3 septembre 1939, quand malgré les conditions mauvaises où nous nous trouvions, nous avons, seuls avec le Commonwealth britannique, tiré l'épée sans être attaqués pour protéger la paix du monde".

Une telle référence permet au Colonel Rémy, grande figure de la Résistance, d'intituler un de ses derniers livres : "La Résistance a commencé le 3 septembre 1939".

Deux autres témoignages permettront de réhabiliter la mémoire des anciens de 1940.

"On a bien honteusement calomnié l'armée de 1940. Les hommes que vous voyez sont les mêmes que ceux de 1939-1940 ; mais on leur a donné cette fois des armes pour vaincre". Général Leclerc.

"Ceux-ci se sont battus vaillamment. Commandant d'un corps d'armée d'infanterie, j'ai seulement pris part à l'attaque sur la Somme inférieure, entre Amiens et Abbeville, lors de la deuxième phase de la campagne. A

mes trois divisions d'assaut s'opposaient deux divisions françaises. Toutes deux ont combattu avec vaillance et nous ont opposé une résistance tenace le long de la Somme". Maréchal allemand Von Manstein dans sa préface au livre "Les Panzers passent la Meuse", de Berben et Iselin.

Dans ces combats acharnés, le 48ème Régiment d'Infanterie se sacrifia. Régiment français, il l'était avant tout, par son appartenance à l'Armée Française, par son honneur et ses traditions et aussi parce qu'un de ses bataillons était caserné à Landerneau et que cornouaillais et léonards y étaient souvent affectés.

Mais aussi régiment trégorois car sa garnison principale et de tradition était Guingamp, ville trégoroise s'il en fut et que les trois quarts de ses effectifs y étaient casernés.

LA MOBILISATION ET L'ACHEMINEMENT VERS LA FRONTIERE (25 AOUT-4 SEPTEMBRE 1939).

En 1939, la XIème Région Militaire est installée à Nantes. Elle met sur pied la 21ème Division d'Infanterie, unité d'active de série A qui comprend le 48ème R.I. (Guingamp et Landerneau), le 65ème R.I. (Nantes et Vannes) et le 137ème R.I. (Quimper et Lorient). Cette division est commandée par le général Pigeaud puis par le général Lanquetot.

Dès le 25 août 1939, débutent les opérations de rappel des personnels de complément et la mise sur pied du régiment : réquisition des chevaux et des véhicules automobiles, constitution des unités et des trains de combat hippomobiles et automobiles.

Aussi le 2 septembre 1939, date de déclaration de la guerre, le régiment est-il fin prêt.

L'état d'embarquement est le suivant :

Unités	Officiers	Troupe	Canons	Chenillettes
E.M.	8] 205		
C.C.R.	3			
C.R.E.	3	96	6	6
C.H.R.	8	171		
1er Bat.	19	812	1	
2ème Bat.	20	819	1	
3ème Bat.	19	832	1	
Total	80	2935	9	6

auxquels s'ajoutent 144 voitures diverses (allègement, caissons, roulantes, etc.), 224 chevaux, 4 camions, 34 voitures légères et camionnettes, 24 moto

solo et side-car.

Le départ des garnisons (Guingamp et Landerneau) a lieu le 2 septembre 1939 à 17 heures. L'itinéraire par chemin de fer est le suivant : Saint-Brieuc, Rennes, Laval, Le Mans, Alençon.

Le 3 septembre à 8 h 30, il est à Evreux et traverse ce jour Mantes, Creil, Compiègne, Soissons, Laon et Reims.

Le 4 septembre à 6 h 50, il est à Pont à Mousson et continue par Nancy, Sarrebourg. Il arrive à Loudrefing à 16 h et y débarque pour rejoindre son cantonnement d'alerte, à Rohsbach, à 18 h 30.

ORDRE DE BATAILLE DU 48ème R.I., LE 15 SEPTEMBRE 1939.

Unités régimentaires

Etat-Major	Chef de Corps	Colonel Paillas	active
C.C.R. (1)	Cdt de Cie	Capitaine Jacques	?
C.H.R. (2)	Cdt de Cie	Capitaine Maheas	réserve
C.R.E. (3)	Cdt de Cie	Capitaine Jasselin	active

1er Bataillon (4)

E.M.	Chef de Bataillon	Commandant de Rosmorduc	act.
1ère Cie de FV (5)	Cdt de Cie	Capitaine Le Berre	?
2ème Cie de FV	Cdt de Cie	Capitaine Paulien	réserve
3ème Cie de FV	Cdt de Cie	Capitaine Kerbrat	réserve
C.A.I. (6)	Cdt de Cie	Capitaine Hofmann	?

2ème Bataillon

E.M.	Chef de Bataillon	Commandant Beurville	?
5ème Cie de PV	Cdt de Cie	Capitaine Hemon	?
6ème Cie de FV	Cdt de Cie	Lieutenant Macé	réserve
7ème Cie de FV	Cdt de Cie	Capitaine Guillerm	réserve
C.A.2	Cdt de Cie	Capitaine de Rotalier	act.

3ème Bataillon

E.M.	Chef de Bataillon	Commandant BAS	active
9ème Cie de FV	Cdt de Cie	Capitaine Rouaux	réserve
10ème Cie de FV	Cdt de Cie	Capitaine Sevaux	réserve
11ème Cie de FV	Cdt de Cie	Capitaine Collinet	réserve
C.A.3	Cdt de Cie	Capitaine Menez	active

(1) C.C.R. : Compagnie de Commandement Régimentaire

(2) C.H.R. : Compagnie Hors Rang

(3) C.R.E. : Compagnie Régimentaire d'Engins (2 sections de canons de 25 anti char)

(4) Le 1er Bataillon avait Landerneau pour garnison, toutes les autres unités

étaient de Guingamp.

(5) Cie de FV : Compagnie de Fusiliers Voltigeurs à 3 sections.

(6) C.A. : Compagnie d'Accompagnement à 2 sections de mitrailleuses, 1 section de mortiers, 1 section de mitrailleuse AA de 20 et 1 canon AC de 25.

L'ordre de bataille suivant, du 15 décembre 1939, fait apparaître le remplacement de cinq officiers d'active par cinq officiers de réserve.

A cette date, le régiment comprend
15 officiers d'active
54 officiers de réserve
11 officiers appelés

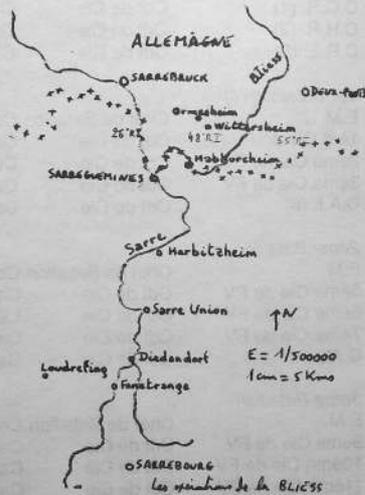
OPERATIONS SUR LA BLISS (5 SEPTEMBRE-2 OCTOBRE 1939)

La 21ème Division d'Infanterie dont fait partie le 48ème RI est une division de type A. Elle compte donc parmi l'élite de l'armée française. Dès son arrivée, elle est mise à la disposition du 20ème Corps d'Armée (général Hubert) et de la IVème Armée (Général Requin).

Du 5 au 8 septembre, le 48, par étapes de nuit, rejoint le secteur de Sarreguemines en passant par Fenétrange, Diedendorf, Sarre Union, Herbitzheim.

Le 9 septembre, il participe à l'offensive de la Warndt destinée à soulager l'armée polonaise en pleine retraite. Franchissant la rivière Blies et la frontière franco-allemande, il pénètre en Sarre et s'empare des hauteurs au nord de la rivière, occupe après combat le bois de Bliessranbach, le Koppfelberg, le Kirchenwald et se maintient sur ses positions. Le Régiment est encadré à sa gauche par le 26ème RI et à sa droite par le 65ème RI.

Jusqu'au 2 octobre, date de sa relève, le 48ème reste installé aux avant-postes et sur la ligne de résistance. Il gagne alors, par étapes de nuit, la région de Rosières aux Salines, au Sud Est de Nancy, en passant par Pol-



perswiller, Erbitzheim, Wolfskirchen, Assenoncourt. Il est alors mis au repos.

Au cours de ces opérations menées en terrain difficile, parsemé de mines, de pièges et de chausse-trapes, le régiment subit ses premières pertes et reçoit ses premières citations.

C'est ainsi que l'Adjudant-Chef Bouvier Justin reçoit la citation suivante à l'ordre de l'Armée : "Magnifique entraîneur d'hommes. Le 13 septembre 1939, au cours d'un engagement difficile, a mené d'un seul élan sa section sur l'objectif et s'y est maintenu toute la journée malgré un feu violent d'artillerie et d'infanterie. De nuit, a ramené seul dans les lignes, les corps de deux sous-officiers et d'un de ses hommes tombés en terrain découvert au cours de l'attaque".

LA DROLE DE GUERRE (7 OCTOBRE 1939-9 MAI 1940)

Le 7 octobre 1939, la 21ème D.I. quitte le 20ème C.A. et passe en réserve de G.Q.G. (Grand Quartier Général). Elle reste cependant cantonnée dans la région de Rosières aux Salines.

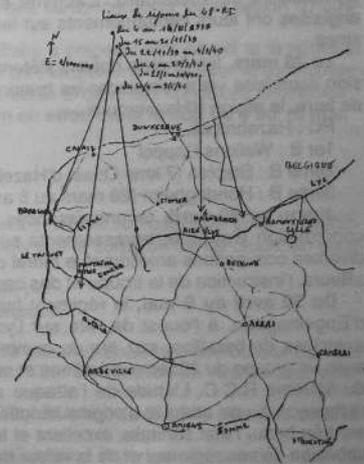
Le 2 novembre 1939, le 48 quitte l'Est de la France avec sa division. Enlevé par voie ferrée, il rejoint par étapes, le Pas de Calais, passant aux ordres du 11ème C.A. (général Martin) qui fait partie de la 7ème Armée (général Giraud).

Il débarque dans la région de Montreuil sur Mer.

Du 4 au 14 novembre, le P.C. du Régiment est à Brimeux, le 1er Bataillon est à Aix en Issart, le 3ème Bataillon à Brimeux, tous ces cantonnements étant proches de Montreuil sur Mer.

Le 15 novembre, après avoir embarqué à Desvres, le régiment rejoint en car la région de Dunkerque où il séjourne jusqu'au 21 novembre, le 1er Bataillon à la Petite Synthe, le 3ème à Saint Pol sur Mer.

Le 22 novembre, il gagne, par car, les environs immédiats sud de Boulogne sur Mer où il vient prendre ses quartiers d'hiver jusqu'au 4 mars 1940.



PC à Pont de Briques

1er B. à Condette

2ème à Mont Lambert

3ème à Baincthun et les hameaux voisins.

L'hiver est rigoureux mais le moral est bon, les hommes partent en permission, à tour de rôle, étrennant les nouvelles tenues où le pantalon de golf a remplacé le pantalon à bandes moletières.

Le 4 mars 1940, le régiment, en camions, rejoint la région de Bailleul au Nord Ouest d'Armentières dans le Nord. Il y relève le 208ème RI et va rester **jusqu'au 27 mars**.

PC du Régiment et 2ème B. à Bailleul

3ème B. à Nieppe et Pont de Nieppe

Dans cette région, le 48 est affecté à la garde de la frontière et à la construction d'abris bétonnés pour armes automatiques. Reconnaissances, travaux de fortification légère, occupation des blockhaus existants, aide aux agriculteurs se succèdent. L'activité est donc soutenue. Les troupes anglaises ont leurs cantonnements sur les bords de la Lys et sont ses voisines.

Le 28 mars, les Anglais doivent s'étendre au-delà de Bailleul et une division écossaise vient remplacer les bretons. Le 48ème R.I. rejoint, par voie de terre, la région d'Hazebroeck.

PC : Hazebroeck

1er B : Wallons Cappel

2ème B : Staples (7 kms Ouest d'Hazebroeck)

3ème B : Hondegheim (28 mars au 8 avril) puis Borre (8 au 30 av.)

Jusqu'au 30 avril, reconnaissances, piquetage des futurs ouvrages, construction d'abris et terrassements sur la frontière se succèdent. Ces diverses occupations améliorent le moral car elles empêchent l'oisiveté. Par ailleurs, l'instruction de la troupe et des cadres se poursuit.

Du 30 avril au 9 mai, le régiment fait un séjour de 12 jours au camp d'Enguinegatte, à l'ouest de Aire sur Lys. Ce séjour est consacré à des exercices de bataillon, aux tirs de combat, à des manœuvres interarmes avec un groupe du 235ème d'Artillerie et une compagnie de chars Hotchkiss du 510ème R.C.C. L'étude de l'attaque avec appui des chars puis de la résistance à une attaque d'engins-blindés figure au programme. Le temps est très beau, l'état sanitaire excellent et le chef de corps est content de la cohésion de son régiment et de la valeur de son outil de combat.

Le 1er Bataillon est à Bomy, le second à Erny Saint Julien et à Cuhem, le troisième est à Laire et à Beaumetz.

Le séjour au camp se déroule sous le commandement du Chef de Bataillon de Rosmorduc qui vient de remplacer, le 25 avril, le Colonel Paillas, lui-même nommé, le 22 avril, commandant de l'infanterie divisionnaire de la 19ème DI.

Durant ce séjour, cadres et troupe semblent sereins et sans inquiétude

particulière, l'ambiance et le moral sont bons car la nourriture est abondante et de bonne qualité, les permissions ont permis une décompression des esprits et les distractions sont assurées : cinéma et compétitions sportives se succédant. Le 8 mai, le théâtre aux Armées donne en représentation une comédie de Pagnol, "Marius", très goûtée de tous.

Seule inquiétude au Régiment, le courrier en provenance du Finistère arrive inexplicablement en retard, ce dont se préoccupe le chef de corps.

Cependant, si le front français était resté calme jusqu'alors, des événements avant-coureurs auraient dû alerter les esprits. En effet, le 9 avril la Wehrmacht envahit le Danemark et la Norvège tandis que le corps expéditionnaire franco-britannique soutient la résistance de l'armée norvégienne en débarquant, le 14 avril, à Namsos et Narvik. Le débarquement anglais de Namsos se termine mal mais, à Narvik, chasseurs alpins et légionnaires du général Bethouard remportent un succès complet.

Quoi qu'il en soit, la fin du séjour au camp est prévue pour le 9 mai au soir, le régiment devant rejoindre ses cantonnements de la région d'Hazebroeck, le 10 mai au matin.

Aussi ce soir du 9, chacun s'affaire à préparer son départ et le nouveau Chef de corps est loin de se douter qu'il va devoir sitôt assurer le commandement de son cher 48 en pleine tourmente et dans des conditions si difficiles.

La "drôle de guerre" prend fin en effet, dans la nuit du 9 au 10 mai.

LA BATAILLE DE FRANCE.

Le 10 mai 1940, l'armée allemande débute son offensive éclair, envahissant la Hollande et la Belgique tandis que le corps blindé de Guderian entame la percée de Sedan.

Cette offensive sera caractérisée par

- l'utilisation de la surprise stratégique,

Nota : le 30 avril 1940, à la veille des événements si douloureux qui vont suivre, le 48ème R.I. aux ordres du Chef de bataillon de Rosmorduc, comprend :

- les unités régimentaires : CCR (Lt Mahé), CHR (Cne Mazéas) et CRE (Lt Le Teurnier) ;

- le 1er Bataillon aux ordres du Capitaine Bailly qui dispose des 1ère Cie (Lt Conan), 2ème Cie (Lt Dubouchet), 3ème Cie (Cne Kerbrat) et CA 1 (Lt Migner) ;

- le 2ème Bataillon aux ordres du Capitaine Andrieux qui dispose des 5ème Cie (Lt Hemon), 6ème Cie (Lt Macé), 7ème Cie (Cne Guillerm) et CA 2 (Lt Graclet) ;

- le 3ème Bataillon aux ordres du Chef de Bataillon BAS qui dispose des 9ème Cie (Cne Rouaux), 10ème Cie (Cne Sevaux), 11ème Cie (Cne Colli-net) et CA 3 (Lt Corre).

- l'emploi en masse des grandes formations blindées-motorisées (les Panzer) et la prédominance du couple blindé-aviation,
- la hardiesse des commandants d'unités blindées exploitant la vitesse pour aller au plus loin et déstabiliser l'adversaire en tronçonnant ses unités,
- l'utilisation systématique de l'arme psychologique sur les combattants et les populations par les campagnes de fausses nouvelles, l'apparition de la "5ème colonne" et l'emploi d'avions sirènes pour créer la terreur.

Au cas où les Allemands auraient attaqué la Hollande ou la Belgique, le commandement français avait préparé une manœuvre destinée à :

- récupérer l'armée belge,
 - tendre la main aux Hollandais sur les bouches de l'Escaut,
 - protéger les côtes de l'Angleterre,
 - barrer, au plus loin, l'accès vers le territoire français.
- Trois opérations étaient prévues à cet effet :
- l'opération "Escaut" destinée à porter notre masse de manœuvre (dans l'ordre de l'ouest vers l'est : VIIè Armée, Armée britannique, 1è Armée, IXè Armée) sur la ligne de l'Escaut,
 - l'opération "Dyle" par laquelle la même masse de manœuvre se portait sur la Dyle pour rejoindre l'Armée belge,
 - l'opération "Bréda" dans laquelle la VIIè Armée se portait jusqu'à Bréda au contact de l'Armée hollandaise.

En raison de l'importance de l'attaque allemande, le commandement français décide immédiatement d'appliquer les deux plans les plus audacieux : Dyle et Bréda.

Ainsi l'armée franco-britannique pénètre en Belgique tandis que la VIIè Armée (Giraud) exécutait sa manœuvre avec la 1ère Division légère mécanisée, les 9ème et 25ème Divisions d'infanterie motorisée et les 4ème et 21ème Divisions d'infanterie. Le 11 mai, en fin d'après-midi les avant-gardes de la VIIè Armée atteignaient Bréda et prenaient le contact avec l'ennemi le 12 mai.

La manœuvre se déroulait donc normalement jusque-là, nos unités d'élite remplissant la mission impartie.

Cependant, le 13 mai, a lieu la percée de Sedan et l'aviation allemande prend peu à peu le contrôle du ciel.

Aussi, le 15 mai, nos unités commencent à se replier en raison des événements graves qui se passent à leur droite. Les blindés allemands exploitent, en effet, leur percée de Sedan dans une course effrénée vers la mer et nos armées du Nord risquent d'être encerclées, ce qui se produira d'ailleurs, malheureusement, dans la poche de Dunkerque.

"La 21ème D.I., en particulier, connaîtra un destin tragique. En effet, après avoir atteint son objectif, la rive gauche de l'Escaut, le 13 mai, elle bat en retraite le 16, vers Terneuzen, se trouve au Nord Est de Bruges dans la

nuit du 18 au 19, est embarquée vers Abbeville ou Boulogne. Le 65ème se bat à Desvres le 22, le 48ème à Blessy et Berguette défend Saint Omer le 23 puis les rescapés de la Division résistent dans Boulogne et doivent se rendre le 25 (1).

LA MANŒUVRE DE LA DYLE (12 MAI-21 MAI 1940)

Nous avons laissé le 48ème R.I., le 9 mai au soir, préparant son départ du lendemain.

Vers trois heures du matin, les unités sont réveillées par une grande activité aérienne ennemie. La D.C.A. intervient et les cantonnements sont mis en alerte. Des bombardiers allemands lancent des torpilles sur le village d'Enquin les Mines situé au cœur du dispositif du Régiment.

Le 10 mai, à 4 heures du matin, le régiment se met cependant en route pour rejoindre, à pied, ses cantonnements d'Hazebrouck situés à 25 km environ.

En cours de marche, un ordre de la Division prescrit de dégager certains itinéraires ; aussi, le régiment poursuit-il sa marche par des chemins secondaires. Il apprend également le déclenchement de l'offensive allemande et côtoie les populations consternées par ces nouvelles. En fin d'après-midi, il a rejoint ses cantonnements d'Hazebrouck, de Staple, de Wallon Capel.

Le 11 mai matin, le Colonel est convoqué au P.C. de la Division où le général fait le point, annonce que des éléments motorisés sont déjà en route pour Bréda (Hollande) et que la 21ème DI, qui est en réserve d'armée, sera enlevée le lendemain, par voie ferrée, et transportée au Nord Ouest d'Anvers.

Le 12 mai, à partir de midi, le 48 embarque sans difficulté dans ses trains, à la station d'Eblinngem (10 km Ouest d'Hazebrouck) et les rames transportant le régiment quittent successivement leur gare de départ dans l'ordre : EM, 1er Bataillon, 2ème Bataillon, le 3ème Bataillon partant le 13 mai, à 10 heures du matin. L'itinéraire suivi est le suivant : Hazebrouck, Bailleul, Armentières, Lille, Roubaix, Tourcoing, Mouscron, Courtrai, Gand, Beirvelde, Lokeren, St Nicolas, St Gilles Wast. Les bataillons arrivent à La Clinge (2), point de destination, entre le 13 au matin et le 14 à 6 heures.

Le voyage qui a lieu, en partie de jour pour certaines unités, se déroule cependant sans incident quoiqu'à Beirvelde, des avions ennemis survolent le train du 2ème Bat. et que ce train soit évacué de crainte d'un bombardement mais ce n'est qu'une fausse alerte.

Cependant, assurant la protection du débarquement, la section de 20 du régiment abat d'un coup heureux un avion ennemi qui tombe au Nord de La Clinche.

Pendant ce temps, les bataillons rejoignent leurs zones de stationnement aux alentours : le 1er Bataillon à St Nicolas et Washmunster, le 2ème à la frontière hollandaise par Steken, Terlinck et Koewacht (26 km), le 3ème à

Kappelbruck, Heimel et Heikant en Hollande. Les unités organisent leurs points d'appui dans les bois sous le regard de nombreux curieux, dont certains à l'allure équivoque, et opèrent quelques arrestations sur dénonciation.

Le 14 mai, à 15 heures, la menace ennemie s'accroissant au Nord d'Anvers, le 48ème reçoit la mission de se porter sur l'Escaut, dans la nuit, entre l'ancien fort Frédérickx, à Liefkenshoek au Sud et la pointe de l'estuaire au Nord pour empêcher l'ennemi de prendre pied sur la rive gauche.

Après une marche d'approche pénible, le 1er Bat. à Doel et le 3ème à sa gauche tiennent la position de résistance tandis que le 2ème, en réserve de sous-secteur est à Sachtingem où il aménage une deuxième position d'arrêt.

Dans la crainte de débarquement ennemi, les unités abritées par les digues, s'organisent en profondeur, renforcent leur défense contre avions et contre blindés et améliorent leurs emplacements de tir, leurs observatoires et leurs abris.

Le 15 mai se passe sans incidents. Seuls, au loin, les lueurs d'incendie et la canonnade signalent l'approche de l'ennemi.

Cependant à plusieurs reprises, par bateaux, des marins belges et des soldats hollandais abordent sur la rive tenue par le régiment. En uniforme, mais n'inspirant pas confiance, ils sont désarmés et dirigés sur les officiers de renseignement.

Le 16 mai journée calme pour le régiment. Pendant la journée, le village de Doel, point d'aboutissement d'un bac est bombardé par avion. Plusieurs civils et quelques hommes du 1er Bataillon sont blessés.

Le paquebot "Ville de Bruges" est incendié par deux avions allemands et coulera le 17 mai.

Le 17 mai, la 21ème DI se replie à l'ouest du canal Gand-Terneuzen tandis que la bataille pour Anvers se rapproche.

Dans la soirée, le 48ème reçoit l'ordre de regagner la région de Koewacht (25 kms ouest d'Anvers) alors que l'attaque du camp retranché d'Anvers se déclenche. L'artillerie de la Division appuie la défense belge.

Après une étape, à pied, de 40 kms, le 1er Bat. arrive le 18 mai à Oudemorhen (Hollande). Le 21ème Bat. rejoint Zuiddorpe par Kieldrecht, La Klinge, Roeswacht. Il arrive à 10 heures du matin après une marche de 30 kms très pénible en raison de la chaleur, de la poussière et des nombreuses colonnes de camions qui doublent les hommes à chaque instant. Aussi les soldats sont-ils exténués de fatigue. Le 3ème Bat. est à Koewacht, à 10 heures, après avoir marché toute la nuit.

C'est le début de la retraite. Les esprits sont tendus. Cadres et troupe sont méfiants. Le chef de bataillon du 3/48ème RI note qu'il recevait les ordres téléphoniques importants du régiment transmis en breton pour éviter toute intrusion ennemie. La psychose de la "5ème colonne" commence à se répandre.

Le 18 mai, le régiment stationne jusqu'au soir dans les bois au Nord-

Ouest de Koewacht. La situation est incertaine ; des renseignements fantaisistes circulent dans la population civile, tous favorables aux Allemands.

Les trains automobiles du régiment et des bataillons, partis en un seul convoi en avant de la division seront dorénavant séparés du régiment qui ne reverra plus ses bagages.

A partir de 19 heures, le régiment repart pour Ecloo, par Zuiddorpe, Sas Van Gent, Assenède, Basseweldé, Caprycke, pour une étape très longue (40 kms) entrecoupée de longs arrêts causés par le passage de l'artillerie. Les hommes sont las et abrutis par le manque de sommeil.

Le 19 mai, le régiment arrive à Ecloo entre 8 et 16 heures et bivouaque dans les bois à l'est et au nord.

Vers 12 heures, le chef de corps reçoit de son général, stationné à Caprycke, les ordres de mouvement pour le lendemain : "Le soir même, le 48ème se dirigera sur Pitthem, village situé à 5 kms Ouest de Thielt où il sera enlevé, par voie ferrée, le 20 au matin".

Dans la journée, Ecloo est survolé et la gare bombardée.

A 22 heures, le 3ème Bataillon est transporté, en car, à Pitten, distant de 36 kms où il arrive trois heures après. De même, le 2ème Bat. à minuit, est embarqué en camion pour Pitten par l'itinéraire Ecloo, Ursel, Ruysselede, Thielt, Pitten où il arrivera à 5 heures du matin. Mais il n'y a pas assez de camions pour tout l'effectif du bataillon. Les camions sont donc surchargés et une quarantaine d'hommes, sous la conduite d'un officier, devront faire le trajet à pied.

Quant au 1er Bataillon, il part à pied, le 20 mai à 1 heure du matin, rejoint Pitten, à marche forcée, et arrive à midi après avoir parcouru 45 kms.

Le 20 mai, l'ordre du général donné la veille, précisait que l'embarquement se ferait en direction probable d'Abbeville, dans les conditions suivantes :

- à 6 heures : EM du Régiment et CRE
- à 11 heures : un bataillon
- à 16 heures : un autre bataillon
- à une heure indéterminée : le dernier bataillon.

A 6 heures 30, une rame disponible arrive en gare. Aucune facilité n'existe sur place pour charger le matériel roulant. Des ponts de fortune sont faits à l'aide de moyens divers et le train de l'EM s'ébranle à l'heure dite.

C'est la séparation. **Le Colonel ne verra plus ses bataillons. Le 48ème Régiment d'Infanterie n'existe plus organiquement.**

Le 3ème Bataillon bivouaque depuis 1 heure du matin au sud de Pitten. Il doit partir avec le train suivant, à 11 heures. Il attendra sur place jusqu'à 22 heures avant d'embarquer.

Le 2ème Bataillon bivouaque dans le parc d'une institution religieuse. Son train ne sera mis à sa disposition que le 21 mai à 4 heures.

Le 21 mai, l'affolement gagne dans la gare, les difficultés sont nombreuses.



Le convoi du 3ème Bat. ne part qu'à 7 heures du matin et marche très lentement (30 kms en 6 heures). Les arrêts sont nombreux. Les trains militaires se succèdent ainsi que les trains de réfugiés.

Le convoi du 2ème Bat. part à 9 heures et va suivre l'itinéraire Pithem, Lichtervelde, Roulers, Menin, Warneton.

La dernière rame, survolée par les avions ennemis, n'embarque le 1er Bataillon que dans la soirée du 21.

Ainsi, par suite d'incidents techniques divers, de la surcharge des lignes et de la pression constante de l'ennemi, les bataillons partent avec 24 heures de retard sur l'horaire prévu.

Dans la nuit du 21 au 22, durant le trajet, le Régiment reçoit l'ordre de s'installer, dès son débarquement, en couverture de Boulogne face au Sud.

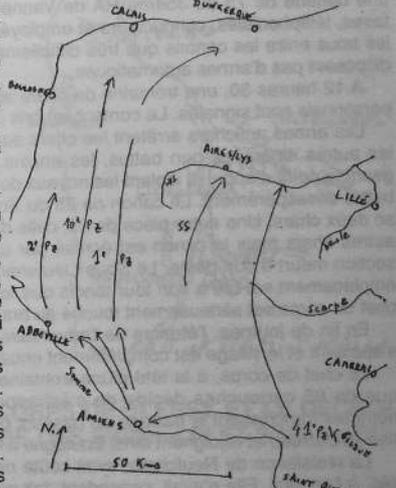
Seul le 1er convoi du colonel et de son Etat-Major parviendra à destination de Neufchatel.

LE SACRIFICE DU 48ème R.I. (22 mai-3 juin 1940)

Lorsque les bataillons du 48ème R.I. approchent de la frontière française, la marche de l'Histoire s'accélère. Les hommes et les cadres du régiment, qui ont quitté une France paisible dix jours auparavant, ne se rendent vraiment pas compte de l'ampleur du drame qui se joue alors qu'ils rentrent, en bon ordre, avec tout leur matériel et leur chaîne hiérarchique intacte. Et pourtant la Wehrmacht a entamé sa "blitzkrieg" qui doit l'amener au plus tôt à la mer.

Le 22 mai, on se bat à Cambrai, Boughain et Marquette, villes situées au sud de Lille et du point de traversée de la frontière, mais aussi à Neufchatel en bord de mer où l'E.M. du 48 se bat depuis midi sans ses bataillons.

Talonné au Nord, le régiment va faire sa rentrée, en France, dans un pays en pleine confusion. Il va devoir aussi, dans la foulée, au pied levé, faire face à une menace venant du Sud, sans appui d'artillerie ni d'aviation, sans ses chefs hiérarchiques directs auxquels il a l'habitude d'obéir. Comment nos soldats bretons ne seraient-ils pas désorientés en apprenant un tel désastre. Et pourtant, fatigués par les longues marches forcées, manquant de sommeil, sans nouvelles des leurs, ils vont remettre ça courageusement, sans se débander et atteindre ainsi les plus hauts sommets de l'héroïsme.



L'exploitacion: la course à la mer de Boulogne

Le combat anti-char de la C.R.E. de Nesle : 22 mai 1940.

La première rame transportant l'Etat-Major et la Compagnie Régimentaire d'Engins atteint Saint Omer le 21 mai au soir.

Dans la nuit du 21 au 22 mai, pendant une halte, le Chef de Corps reçoit l'ordre suivant du Général Commandant la 21ème DI :

"Le 48ème R.I. débarque à Neufchatel-Nesle (13 km sud de Boulogne). Il s'y installe de façon à couvrir Boulogne face au sud, un bataillon à Neufchatel-Nesle, un bataillon à Condette Le Choquel, un bataillon à Hesdi-

gneul". Le chef de corps ignore encore que ses bataillons ne rejoindront jamais.

Le 22 mai, le train atteint Neufchatel et le débarquement commence.

Au carrefour de Nesle règne un désordre indescriptible. Des voitures civiles venant du nord et d'autres refoulées du sud par les allemands créent un énorme embouteillage.

Le colonel organise, dès 11 heures, une position de résistance dans le village de façon à permettre aux bataillons de débarquer à l'abri. L'ossature des barrages est constituée par les 4 canons de 25 de la CRE renforcés par une batterie de 75 du 35ème RA de Vannes. Le faible effectif des secrétaires, téléphonistes, conducteurs et employés divers ne permet de combler les trous entre les canons que très difficilement. D'ailleurs, ces hommes ne disposent pas d'armes automatiques.

A 12 heures 30, une trentaine de chars allemands suivis de camions de personnels sont signalés. Le contact est pris quelques minutes après.

Les armes antichars arrêtent les chars sur les axes principaux mais, sur les autres itinéraires non battus, les engins blindés progressent, submergeant le point d'appui et isolant les noyaux de résistance qui continuent à se battre désespérément. Le canon de 25 du Sous-Lieutenant Volmat neutralise deux chars. Une autre pièce de 25, celle de l'Adjudant Goyat arrête deux autres chars mais le canon est écrasé par un troisième char et le chef de section meurt à son poste. Le Sous-Lieutenant Volmat recherchant un autre emplacement est tué à son tour tandis que le Capitaine Jasselín, adjoint du chef de corps est sérieusement touché au bras droit.

En fin de journée, l'étreinte de l'adversaire s'est resserrée, les munitions s'épuisent et le village est complètement encerclé. Ce sera bientôt la fin.

Le chef de corps, à la tête d'une trentaine d'hommes ne disposant plus que de 65 cartouches décide de s'échapper. La tentative réussit et 22 hommes franchissent le barrage en passant par les bois de Condette, Equihen et Outreau et rejoignent ainsi Boulogne à la tombée de la nuit.

La résistance de Neufchatel avait coûté neuf chars, détruits ou neutralisés, à l'ennemi. Elle n'avait, cependant, fait que retarder son avance. Aussi, durant la nuit du 22 au 23, la ville de Boulogne est encerclée à son tour.

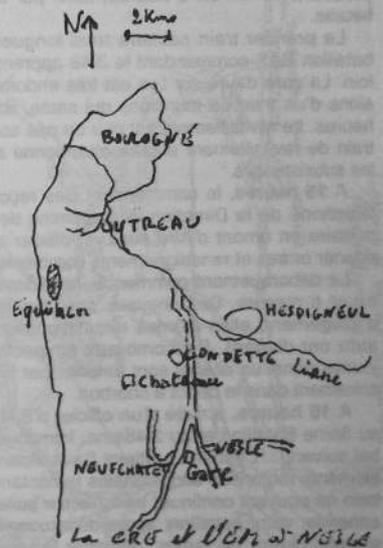
Le 23 au matin, le commandant du 48ème R.I. reçoit alors pour mission de prendre le commandement de la défense du secteur de Boulogne. Il dispose, pour ce faire, d'éléments isolés et disparates : quelques rescapés du 48ème, des marins, des belges, des anglais qui partiront d'ailleurs le 23 au soir sans prévenir.

Le contact se resserre dans la soirée. Le bombardement est intense et la garnison ne dispose d'aucune artillerie pour riposter. Deux torpilleurs français viennent, malgré tout, appuyer nos troupes mais les chars allemands se placent à défilement de tourelle et coulent un des torpilleurs.

Le 24 mai, les Allemands s'infiltrèrent dans la ville tandis que le bombardement devient effroyable et que les incendies gagnent toute la ville. Le géné-

ral Lanquetot commandant la 21ème Division fait brûler, vers midi, le drapeau du 65ème R.I. N'ayant pas de vivres, pas de canon, peu de munitions, sans espoir de secours, il décide de tenter une sortie à minuit pour rejoindre sa division qu'il suppose quelque part vers Saint Omer.

La sortie est effectuée par une centaine d'hommes qui se heurtent rapidement aux barrages ennemis. Le général et les hommes sont faits prisonniers, le général adjoint est tué mais le Lieutenant Colonel de Rosmorduc parvient à s'échapper et commence alors un long cheminement solitaire qui, par Condette, Abbeville, la Normandie, la Bretagne puis Bordeaux, Clermont-Ferrand le fera rejoindre la zone libre à Vichy, le 23 octobre 1940.



LE COMBAT CORPS A CORPS DE BLESSY ET LE DECROCHAGE DE WITTERNESSE DES 3/48ème RI ET 2/48ème RI : 23 MAI 1940.

Partis avec deux heures d'intervalle, les deux convois transportant le 3ème et le 2ème bataillon vont arriver à Armentières complètement évacuée le 21 mai à partir de 19 heures 30.

Les avions survolent la ville et la DCA est vigilante et active. Les deux convois reçoivent un nouveau point de destination : Berguette (Sud Est d'Aire sur la Lys) et repartent le 22 mai au petit jour.

Les trains avancent très lentement, d'une marche hésitante, s'arrêtant fréquemment, au hasard et passent dans des gares démolies. Les passagers aperçoivent des chapelets d'entonnoirs béants le long des voies et, le long des routes, des colonnes interminables de réfugiés civils. Ils passent par Estaire, Merville, Saint Venant. Le deuxième train est mitraillé, sans dégât, à Estaire, par un avion ennemi.

Le train du 3/48 arrive à Berguette, à 11 heures 30 du matin après avoir

parcouru 15 km en 6 heures, suivi par celui du 2/48 qui arrivera à 17 heures.

Le premier train passera trois longues heures en gare. Le Chef de bataillon BAS commandant le 3/48 apprend que le train ne peut aller plus loin. La gare d'Aire sur Lys est très endommagée et l'on entend les explosions d'un train de munitions qui saute, dans cette gare, depuis plusieurs heures. Le ravitaillement est peu ou pas assuré. Aussi, les ressources d'un train de ravitaillement anglais abandonné sont mises à profit pour assurer les subsistances.

A 15 heures, le commandant Bas reçoit la confirmation d'un message téléphoné de la Direction des chemins de fer : "Débarquement tout train militaire en amont d'Aire sur Lys, officier d'Etat-Major se présentera pour donner ordres et renseignements complémentaires".

Le débarquement commence immédiatement, la gare étant évacuée au fur et à mesure. Des chevaux sont réquisitionnés pour tirer des voitures d'allègement, elles-mêmes réquisitionnées en Hollande quand les trains auto ont disparu. De nombreux suspects (Italiens, commis voyageurs, jeunes gens, un aliéné) sont amenés par le chef de gare et enfermés provisoirement dans le dépôt à charbon.

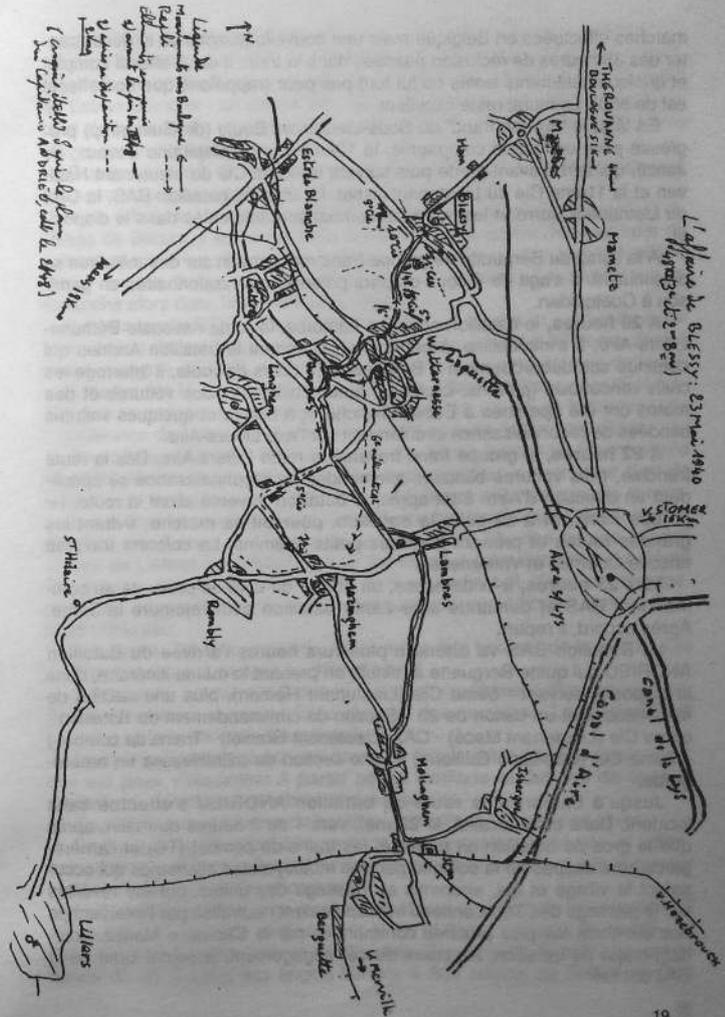
A 16 heures, arrivée d'un officier d'E.M. dans un side-car qui transmet au 3ème Bataillon et au 2/48ème, immobilisé à 2 kms plus loin, l'ordre verbal suivant : "L'ennemi a atteint Saint Valéry en Caux sur la Somme et des éléments motorisés sont signalés remontant vers le Nord et le Nord Est. Le train ne pouvant continuer sa route par suite des destructions et de l'avance ennemie, votre bataillon, après débarquement à Berguette va, par la route et sans perdre de temps, rejoindre Boulogne sur Mer (via Devres) où se trouvent le PC du 48ème RI et l'EM de la 21ème DI".

A 17 heures, le 2ème bataillon du Capitaine Andrieu commence son débarquement et dégage lui aussi la gare appliquant comme son prédécesseur les mesures de sûreté contre les chars et les avions.

Vers 18 heures, les deux chefs de bataillon apprennent par des civils que des éléments blindés ennemis parcourent depuis le matin la zone à traverser et que des éléments avancés motorisés sont signalés sur la grand-route de Béthune à Aire sur Lys.

Ils restent cependant sceptiques devant ces gens qui leur semblent affolés. Pour comprendre ce comportement et cette sérénité, il faut se rappeler la psychose qui commençait à s'installer dans la population civile alimentée par les fausses nouvelles alarmantes et par les agents de la 5ème colonne. Devant cette situation, les militaires devaient raison garder. De plus, ils reprenaient le contact avec la population française qu'ils avaient quittée calme et tranquille 12 jours avant. Enfin 36 heures auparavant, ils étaient encore en Belgique en train d'embarquer.

Aussi, à 19 heures, le bataillon BAS quitte Berguette sur ses gardes mais sans être inquiet outre mesure. Il est certes las des nombreuses



marches effectuées en Belgique mais une nouvelle marche va le décontracter des 36 heures de réclusion passées dans le train. Il est à effectif complet et quelques éléments isolés ne lui font pas peur (rappelons que son effectif est de 850). Le moral reste excellent.

En tête, le "groupe franc" du Sous-Lieutenant Bouju (de Guingamp) progresse juste devant sa compagnie, la 10ème Cie du Capitaine Sevaux, de Janzé, qui sert d'avant-garde puis suivent la 9ème Cie du Lieutenant Habiven et la 11ème Cie du Lieutenant Astier. Le chef de bataillon BAS, la CA3 du Lieutenant Corre et les trains de combat sont intercalés dans le dispositif.

A la sortie de Berguette, le groupe franc met la main sur des militaires se dissimulant. Il s'agit de 4 sous-officiers polonais permissionnaires en garnison à Coëtquidan.

A **20 heures**, le bataillon atteint, à Lambres, la route nationale Béthune-Lillers-Aire. Il s'immobilise, à cet endroit, attendant le bataillon Andrieu qui continue son débarquement à Berguette. En cours de route, il interroge les civils rencontrés (piétons, cyclistes, automobilistes) : des voitures et des motos ont été aperçues à Estrée Blanche et à Lilliers et quelques voitures blindées de reconnaissance circulaient sur l'axe Lilliers-Aire.

A **22 heures**, le groupe franc traverse la route Lilliers-Aire. Dès la route franchie, trois voitures blindées allemandes de reconnaissance se succèdent en direction d'Aire. Sitôt après, le bataillon traverse aussi la route. Le groupe franc, et à sa suite le bataillon, poursuit sa marche, évitant les grandes routes et prenant donc les petits chemins. La colonne traverse ensuite Quernes et Witternesse.

Vers **23 heures**, à Witternesse, un officier du 2/48 se présente au commandant BAS et demande si le 2ème bataillon peut rejoindre le 3ème. Après accord, il repart.

Le Bataillon BAS va attendre plusieurs heures l'arrivée du Bataillon ANDRIEU qui quitte Berguette à minuit, en prenant le même itinéraire, dans le dispositif suivant : 5ème Cie (Lieutenant Hemon), plus une section de mitrailleuses et un canon de 25 - Section de commandement du Bataillon - 6ème Cie (Lieutenant Macé) - CA2 (Lieutenant Graciet) - Trains de combat - 7ème Cie (Capitaine Guillerm) et une section de mitrailleuses en arrière-garde.

Jusqu'à Lambres, la route du bataillon ANDRIEU s'effectue sans incident. Dans cette localité, le **23 mai**, vers 1 ou 2 heures du matin, après que le gros du bataillon ait traversé, les trains de combat (TC) et l'arrière-garde sont coupés de la colonne par des motocyclistes allemands qui occupaient le village et qui, endormis au passage des unités, ont été réveillés par le passage des TC. L'ennemi est rapidement neutralisé par l'intervention des éléments les plus proches commandés par le Capitaine Menez, adjudant-major du bataillon. Au cours de cet engagement, le soldat Coat de la CA2 est tué.

La tête de colonne du 2ème bataillon rejoint enfin le bataillon BAS.

Vers **2 heures** du matin, le **23 mai**, la marche est reprise. Deux motos foncent en tirillant, à travers l'avant-garde et s'éloignent en direction de Estrée-Blanche - un cheval est tué -. Quelques prisonniers sont faits au bord de la route. Ils sont arrivés, la veille dans la soirée et signalent que le village voisin est occupé.

Quelques coups de feu isolés partent assez loin de la colonne dont le mouvement semble cependant jalonné par des fusées.

Vers **4 heures**, le corps-franc arrive aux premières maisons, au Sud du village de Blessy. Il surprend deux sentinelles allemandes, les met hors de combat et les dirige vers la queue de la colonne. C'est alors que la fusillade éclate sur son flanc-droit, l'isolant du reste du bataillon. Le corps-franc se retranche alors dans le cimetière du village.

La compagnie SEVEAU se met en bataille, un feu nourri partant de nombreux points de la lisière Sud de Blessy. Le commandant BAS donne l'ordre à la compagnie ASTIER, renforcée par la section de mitrailleuses de l'aspirant Madec (de la région de Landerneau), de déborder Blessy par l'Est tandis que le groupe de mortiers de 81, le canon de 25 et la section de mitrailleuses de l'adjudant Kerrien se mettent en batterie face au village.

Au même moment, l'avant-garde du 2ème bataillon (compagnie HEMON) tombe brusquement sur des engins blindés au carrefour Sud de Witternesse vers Quernes. Ouvrant le feu à l'arme automatique, sa compagnie met deux auto-mitrailleuses hors du combat tandis que l'adjudant-chef Kerebel prend sous son feu, avec son canon de 25, des engins blindés venant de Liétres sur Witternesse et les oblige à faire demi-tour. La 5ème Cie fait une dizaine de prisonniers, dont un feldwebel, dans cet engagement, les occupants des deux auto-mitrailleuses ayant trouvé la mort dans leurs véhicules.

A **4 heures 30**, la compagnie Astier arrive à la hauteur de la 10ème Cie et ébauche son mouvement de débordement.

A **5 heures**, pressé par l'ennemi qui reçoit rapidement d'importants renforts par camions, le groupe franc réclame des munitions. Le sergent Steff réussit à lui faire parvenir des grenades.

La 11ème Compagnie échoue dans son mouvement de débordement car elle est prise violemment à partie par la fusillade et des tirs de canons d'infanterie provenant des arbres et des maisons.

Toutes les armes lourdes du bataillon (mitrailleuses, mortiers) tirent.

Le groupe franc combat à la grenade car il est très pressé par un adversaire mordant et dont le feu est rendu très meurtrier par le fait que le groupe est dans un terrain plat et découvert.

Le bataillon Andrieu, à ce moment, tient tout le village de Witternesse, la 5ème Cie occupant les parties N. et N.E., la 6ème la partie E. et S.E., la 7ème la partie S. et les lisières de Quernes. Ses armes automatiques et son canon de 25 arrêtent des engins blindés à 500 mètres au Sud et au Sud

Ouest de Witternesse et cinq prisonniers sont capturés.

A **8 heures 30**, le commandant BAS donne l'ordre à la 9ème Cie (Habi-ven) de porter deux sections à la hauteur de la compagnie Seveau et à sa gauche pour essayer de prendre d'enfilade le chemin creux qui longe les lisières Sud du village et dans lequel les tireurs allemands sont postés. Il demande également au 2ème bataillon d'avancer une compagnie, la 5ème (Lt Hémon) dans sa direction pour le couvrir vers Aire à l'Est et Estrée Blanche à l'Ouest.

Le mouvement des sections de la 9ème est stoppé, à son tour, par un feu nourri provenant des lisières ouest de Blessy. Les Allemands continuent à se renforcer.

Un blessé, rejoignant le poste de secours à Witternesse, rend compte, au passage, au commandant BAS que la 11ème Cie est aux abords du village et ne peut plus bouger, que son commandant de compagnie, le Lieutenant Astier serait blessé ou tué et que le groupe-franc qui a plusieurs tués et blessés tente de se dégager de l'entrée du village, à combattant à la grenade.

A **9 heures 30**, le commandant du 2/48 et son adjoint, le Capitaine Ménez rejoignent le PC du 3/48. Il est décidé que la 5ème Cie (Hémon) se portera à l'est du village, à droite et en avant de la 11ème Cie et tentera de progresser en avant du village.

Une accalmie se produit alors. Le silence est rompu par des bruits de moteur. Un agent de liaison du Capitaine Séveaux rend compte que ce dernier s'attend à un assaut imminent.

A **10 heures**, un violent feu d'infanterie s'abat sur les 10ème et 11ème Compagnies tandis que les autres unités du 3/48 et le village de Witternesse sont soumis à un tir d'artillerie tendu, rapide et précis en provenance de deux canons automoteurs arrivés peu auparavant. Les obus s'abattent nombreux et provoquent des dégâts. La 6ème Compagnie, qui n'a pas commencé son mouvement, se replie vers son bataillon.

Dans le ciel un avion, sans doute d'observation.

10 heures 30 : L'ennemi attaque en deux échelons, sur le front des 10ème et 11 Cies et les dépasse. Les groupes d'assaut, généralement de 3 hommes, progressent par bonds et se hâtent de creuser, tout en tirant de courtes rafales, dès qu'ils s'arrêtent.

Le groupe franc ayant épuisé toutes ses munitions et perdu 75% de son effectif est mis hors de combat dès le début de l'assaut.

Arrivé à 50 mètres du PC du 3/48, l'assaut s'arrête. La réaction française devient presque nulle.

Accompagné du Sergent Chef Dubost qui, la veille, au cours d'une tentative de liaison avec Boulogne, pris sous le feu d'avions ennemis, avait eu son conducteur blessé et sa moto détruite, le commandant BAS est fait prisonnier. Il parcourt alors, rapidement, le champ de bataille en direction de Blessy et découvre, en passant, les nombreuses victimes françaises et alle-

mandes. Toujours accompagné de Dubost, le commandant est alors transporté, en camionnette, jusqu'au château de Marthes.

A **11 heures** tout est fini, le **3ème bataillon a disparu**, prisonnier d'un régiment de S.S., sans que le 2ème bataillon, situé à 2 kms de là et cloué au sol par l'intensité du feu, ait pu lui apporter une aide efficace (3).

Le combat reprend vers le 2ème bataillon dont la position semble de plus en plus intenable. Le village de Witternesse est, de nouveau, pris sous un violent bombardement, de 77 et de minen installés sur les crêtes voisines, qui cause des pertes sensibles dans les TC. Le ravitaillement n'a pu être distribué et les hommes n'ont ni à manger ni à boire.

Le Capitaine Andrieu donne l'ordre d'évacuer le village et de se replier sur Berguette par Mazinghem.

Malgré la grande fatigue des hommes, le décrochage s'effectue en ordre, la 7ème compagnie en avant-garde suivie par la 6ème, les TC et la 5ème Cie, la CA2 étant répartie entre les compagnies.

La marche vers Mazinghem se fait prudemment. En arrivant à hauteur de la route de Saint Hilaire à Lambres, le Lieutenant Le Gall, commandant la 7ème compagnie repère de nombreux éléments ennemis (chars et infanterie) en position à l'est de la route.

La 7ème Cie est en terrain découvert. L'adversaire déclenche un feu violent, les chars tirent au canon causant de nombreuses pertes dont le lieutenant Le Gall grièvement blessé.

Les Allemandes donnent ensuite l'assaut, accompagnés par un avion qui mitraille en rase-mottes. Ils font irruption dans les emplacements de combat des 7ème et 5ème Cies qui sont encerclés l'un après l'autres. Le capitaine Andrieu est capturé, vers midi, en même temps que les derniers éléments de la 7ème Compagnie. La 6ème Cie et les éléments de la CA2 sont capturés, au même moment, dans les mêmes conditions, à 1 km au nord de Mazinghem.

Le 2ème bataillon, à son tour, **disparaît** du champ de bataille.

Ainsi, sans renforts, sans appui d'artillerie, sans aucune liaison avec l'extérieur, les deux bataillons ont tenu tête, pendant 8 heures, aux troupes d'élite des Panzerdivisions S.S.

LES COMBATS DE LA POCHE DE DUNKERQUE DU 1/48ème R.I. : 24 MAI-4 JUIN 1940.

Le **23 mai**, le train transportant le 1er Bataillon arrive à Armentières. Le commissaire militaire de gare avise le commandant Bailly, ainsi que le commandant d'un bataillon du 137ème R.I., que les Allemands atteignent les lisières Sud de la ville et que leurs trains ne peuvent plus poursuivre leur route en direction de Boulogne.

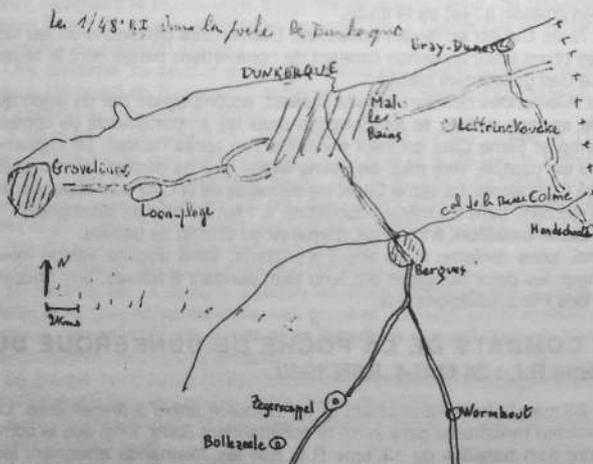
Le **24 mai** matin, le bataillon embarque à nouveau et reprend son voyage ferroviaire dans une grande incertitude quant à sa destination finale. Dans la nuit du 24 au 25, le bataillon débarque à Loon-plage, à 10 kms

Ouest de Dunkerque. Il est placé sous les ordres du Colonel commandant le 137ème R.I.

Du 25 au 26 mai matin, le bataillon est regroupé à Gravelines, 3 km plus à l'ouest, dont il assure la défense avec un bataillon de pionniers à droite et le 137ème R.I. à gauche. N'ayant pu pénétrer dans Gravelines, l'ennemi se contente de quelques bombardements d'artillerie et de tirs d'armes automatiques sur les positions françaises.

Au cours de la nuit du 26 au 27, le bataillon est relevé mais un des bataillons de relève étant absent, le 1/48 doit laisser sa 1ère Cie (Lieutenant Conan) sur place. Le chef de bataillon reçoit l'ordre de rejoindre Zegerscappel (20 kms au sud de Dunkerque) qu'il atteindra, dans la matinée du 27 mai, après une marche de 35 kms.

En arrivant à Zegerscappel, le colonel Compagnon, qui assure le commandement du dispositif en cet endroit, lui apprend que la situation est sérieuse dans le secteur et qu'il doit essayer de rétablir la ligne de défense de Bollezelle, appuyé à droite par le bataillon de pionniers, venant de Gravelines comme lui, et à gauche par un bataillon du 65ème R.I.



Le bataillon se porte aux lisières sud de Bollezelle où il arrive en même temps que l'ennemi qui, surpris, reflue dans les bois. Utilisant quelques blindés, les Allemands tentent de prendre pied par la lisière nord mais sont refoulés. Commence alors un bombardement d'artillerie qui dure environ

une heure.

La situation devient critique pour le bataillon dont les munitions s'épuisent. Le char R35, qui a été mis à sa disposition, n'a plus que 3 obus à tirer. Successivement, le train de combat du bataillon et un autre convoi de munitions sont pris à partie à la sortie de Zegerscappel, les voitures sont renversées et les attelages éventrés.

Après une courte préparation d'artillerie, les chars allemands attaquent. Le 1/48 n'a plus que quelques cartouches de F.M. et à fusil à leur opposer. Il se replie donc sur Zegerscappel, son repli étant facilité par les barricades édifiées à Bollezelle qui ralentissent les chars.

Le bataillon se réorganise à la sortie du village et les munitions récupérées sur les fourgons mis hors de combat précédemment sont distribuées aux hommes.

Durant l'après-midi, tout en fixant le village, l'ennemi déborde Zegerscappel par l'est et par l'ouest avec ses chars et son infanterie. Les munitions s'épuisent à nouveau, le commandant Bailly se rend au PC du nouveau colonel qui a pris, à son compte, la défense du village. Le trouvant vide, il décide, la nuit venue, de passer à travers les lignes ennemies, en direction de Warmhoudt, situé à 6 kms à l'Est, et qui est encore tenu par les Français.

Avec les 2 ou 300 hommes qui lui restent, il prend donc au départ, la direction de Bergues plus au Nord. Mais les hommes sont épuisés. Ils n'ont pas eu de repos depuis Armentières, les dernières 48 heures ont été particulièrement dures et il n'y a eu aucun ravitaillement en vivres. Le bataillon prend deux heures de repos.

A l'aube du 28 mai, il reprend la direction de Bergues. Stoppé peu après, il se dirige alors en direction de Hondschoote, espérant que l'accès Nord de Dunkerque sera encore libre.

La route de Hondschoote est, en effet, libre et le 1/48 a la chance de trouver une dizaine de camions, en état de marche, dans un parc automobile anglais abandonné. Le détachement poursuit alors sa route en camion sauf une cinquantaine d'hommes et le commandant qui poursuivent à pied, leurs deux véhicules étant tombés en panne peu après leur départ. Traversant Hondschoote, les restes du bataillon se dirigent vers Bray Dunes, en bord de mer, jusqu'à un pont sur le canal où un détachement anglais interdit la traversée des véhicules. Fixant le point de ralliement à Bray-Dunes, le commandant et les hommes à pied poursuivent leur route. Le convoi auto ne rejoindra plus. Bray-Dunes est atteint en début d'après-midi et les hommes se reposent sur place, dans les dunes, jusqu'au 29 au matin.

Le commandant se rend alors à Malo les Bains pour obtenir des ordres. La circulation est difficile en raison de la cohue d'unités et d'isolés qui affluent vers le rivage. A Malo les Bains, il retrouve le Capitaine Conan et sa 1ère compagnie qui ont été refoulés de Gravelines par l'attaque allemande.

Avec ses cinquante hommes augmentés de la 1ère Cie et de 2 à 300 isolés de la 21ème DI (65ème et 137ème R.I.), il se rend alors au camp mili-

taire de La Pline et trouve en cours de route, le PC du général Guillemet chargé de regrouper les isolés. Il rallie ainsi 1 100 hommes de la 21ème DI et assure la défense d'une partie du canal.

Le détachement reste là jusqu'au **31 mai** et rejoint Malo les Bains dans la nuit du **31 mai au 1er juin** où il reste jusqu'au **3 juin**. Dans la nuit du **3 au 4 juin**, il embarque à la jetée du port de Dunkerque à destination de l'Angleterre.

Il aura plus de chance que la 3ème Cie et la CA I qui, ayant perdu le contact, rejoindront Leffrenkoucke. Sous les ordres du Capitaine Kerbrat, ils défendront le canal, en arrière de Berghes et, ayant brûlé toutes leurs munitions, ils recevront l'ordre d'embarquer la nuit du **3 au 4 juin** sur la plage de Malo. Faute de bateaux, ils seront faits prisonniers le **4 juin** à 8 heures.

Débarqués en divers ports anglais, les rescapés du 1/48 et de la 21ème DI seront regroupés, au retour, le **9 juin**, dans la région de Lisieux. Les fantassins reformeront un bataillon sous les ordres d'un commandant du 65ème RI.

*
* *

Au moment de terminer cet historique de la campagne 1939-40 du 48ème Régiment d'Infanterie, il est bon de rappeler ce témoignage du Lieutenant Conan de la C.A.I., rédigé le 31 août 1945, à son retour de captivité : "Je n'ai eu qu'à me louer de mes hommes dont la conduite jusqu'à la dernière minute fut au-dessus de tous les éloges. Ils arrivaient à Dunkerque, épuisés par les longues marches faites à travers la Belgique, par le poids du sac qu'il fallait porter. Sans avoir eu le temps de se remettre, en face des chars allemands de 1940, ils ont longuement résisté avec leurs mitrailleuses de 1914, leurs fusils de 1917, quand ce n'était pas de 1896. Leurs reculs successifs furent toujours le fait de la supériorité écrasante de l'armement ennemi".

SOURCES

L'historique de la campagne 1939-1940 du 48ème R.I. a été rédigé, par l'auteur, essentiellement à partir des rapports de différents officiers du 48ème ayant participé à cette campagne.

Ces rapports se trouvent dans le dossier Numéro 75 de la Série 34 N. conservée par le Service Historique de l'Armée de Terre (S.H.A.T.) au Fort de Vincennes.

En raison de l'issue malheureuse de cette campagne, l'auteur ignore s'il existe quelque part des archives officielles émanant du Régiment ou de ses bataillons, ces archives ayant sans doute, été saisies par l'armée allemande, lors de l'invasion.

Il se peut donc qu'elles existent quelque part en Allemagne, à moins que juste retour des choses, elles aient de nouveau disparu lors de la débâcle de la Wehrmacht en 1945.

Les rapports des officiers ont été établis, en général après leur retour de captivité en 1945, alors qu'ils avaient perdu, dans la tourmente leurs carnets de marche, leurs cartes et souvent leurs points de repères chronologiques.

Ils sont donc souvent incomplets, parfois erronés sans doute pour certains détails, mais ils n'en sont que plus émouvants dans leur tragique simplicité.

J. GUERNIU



La devise du Régiment : "Dur comme Roc".

L'insigne : Sur un champ d'hermines représente un dolmen en granit, surmonté d'un chêne. En surimpression le numéro 48 et la devise "Dur comme roc".

NOTES

- (1) Historama : hors série n° 8 : L'infanterie française des origines à 1945, page 137.
- (2) Situé à la frontière belgo-hollandaise à l'ouest d'Anvers.
- (3) Pour donner une idée de la violence du combat de Blessy, le sous-groupe temporaire Seveau, composé de la 10ème Compagnie, du corps franc, d'une section de mitrailleuses et d'un canon de 25, subira, le 23 mai 1940, entre 4 heures du matin et 10 heures 30, les pertes suivantes : 34 tués dont 30 bretons et 11 blessés dont 9 bretons.

YOD GWAD E GENOU OU Bouillie de sang frais

Par Guy CASTEL

"La bouillie beurre le ventre et clôt le bec"
proverbe breton.

Littéralement, la traduction de "yod gwad e genou" est "bouillie de sang dans la bouche". Le décor est planté.

La recette de ce mets typiquement trégorois, je la dois à ma mère, Mme Anne Hellequin-Castel, qui l'a confectionnée pour la dernière fois durant les vacances de Noël 1985 à l'intention de ses enfants et petits-enfants. Cette recette, elle l'a apprise de sa mère Mme Clec'h-Hellequin de Pluzunet (22).

En avant-propos, on peut signaler les quelques lignes qu'écrit Pierre Jakez Hélias dans son "Cheval d'orgueil", chapitre VII, "Les riches heures", à propos de la "fête du cochon" en Cornouaille :

"Il faut avouer, à notre courte honte, que nous ne faisons rien avec son sang. Nous le laissons perdre alors qu'en d'autres endroits on célèbre la "fête des boudins". A chaque fois que j'ai cherché à savoir le pourquoi de ce gâchis, je n'ai obtenu que deux réponses : ou bien le ERC'H qui est l'expression suprême du dégoût, ou bien l'affirmation, à visage fermé, que recueillir le sang "ce n'est pas une chose à faire". Il doit s'agir d'un très ancien interdit ont on a perdu la raison mais gardé l'observance".

Par contre, Mme Simone Morand de Rennes signale dans son dernier ouvrage : "Cuisine traditionnelle de Bretagne" chez J.P. Gisserot, 1989, une recette de la région de Quimper intitulée : "Youd gwad". Voici le texte de ce plat cuisiné :

"Tremper la farine dans l'eau pendant deux jours. Passer au tamis fin pour enlever le son. Ajouter du sang frais de porc. Cuire une heure en tournant constamment. Servir avec du beurre fondu.

La farine d'avoine que l'on trouve aujourd'hui en Basse-Bretagne se prépare facilement comme la bouillie ordinaire de froment. Une fois terminée on la place au milieu de la table ou on la sert en écuelles individuelles. Dans les deux cas, on creuse un trou au milieu du récipient et on le remplit de beurre".



Une tuerie de cochon. Document Dastum, Rennes.

LA VARIANTE DE PLUZUNET (Noël 1989)

En tout premier lieu il faut 3/4 ou 1 litre de sang frais de porc, que l'on recueille le jour où l'on "tue le cochon". Pour éviter la formation de fibres remuer le sang avec un bâton et ajouter une échalote.

Mettre dans une cocotte un litre de lait mélangé avec des morceaux de vieux pain, afin de confectionner une soupe. Quand le lait est tiède écraser le tout.

Délayer dans un peu de lait froid la contenance de 2 verres à cuisiner de farine de froment, "bleud-gwinizh". Ajouter un 1/2 litre de sucre en poudre et 1 paquet de 250 gr. de raisin secs.

Mélanger l'ensemble avec le sang.

Pour la cuisson, il faut compter 2 heures environ à feu doux ; sans oublier de remuer. Après la cuisson laisser reposer une journée.

Le lendemain réchauffer le met durant une bonne demi-heure. Suivant le goût de chacun, on peut ajouter du sucre en poudre et éventuellement du lait.

Ce dessert, dit-on, plus il est réchauffé meilleur il est. On peut ainsi en déguster pendant une semaine, en le réchauffant à chaque fois.

Certaines ménagères arrosent de sucre en poudre le met avant de le servir.

Cette antique recette tire son origine de la nuit des temps. Elle est le reflet du repas confectionné le jour de la "fête du cochon" à la ferme. Du

moins pour ceux qui en avaient les moyens. Un grand jour, comme on peut aisément le deviner, pour le maître de maison et pour le voisinage qui était bien entendu au rendez-vous.

Le menu type était composé de soupe (soubenn), saucisse, rôti de porc avec haricots blancs "soissons" et au dessert yod-gwad e genou. Comme boisson : du cidre doux, car il venait d'être fait, du café et le "gwin-ardant", eau de vie de cidre "gistr".

Cette fameuse journée avait lieu une fois par an en hiver généralement après les semailles, vers la fin octobre. Cette période portait un nom : "Yar-Here". Elle était fondée sur une constatation toute paysanne : en effet c'est le moment où les poules muent et par conséquent ne pondent pas ou peu d'œufs. D'où le nom de Yar = poule et Here : semailles.

Cette "fête du cochon" était le rendez-vous du voisinage. Ainsi à tour de rôle, chaque maisonnée recevait parfois de très nombreux convives. C'était une manière de remercier ceux qui, tout au long de l'année, apportaient leur aide pour les travaux des champs.

Cette convivialité n'a pas encore totalement disparu dans notre belle région du Trégor, fort heureusement.

Guy CASTEL

HISTOIRE DE GUINGAMP

Par F. DOBET

LE CONSULAT ET L'EMPIRE (suite)

INDUSTRIE ET COMMERCE.

Aux XIIème et XIIIème siècles, Guingamp comptait quelques tanneries plus d'assez nombreux métiers à filer et à tisser - surtout à Sainte-Croix - mais ne dépassant pas naturellement le stade artisanal.

Les événements de la Révolution et de l'Empire ne furent pas favorables à ces petites industries locales. Sainte-Croix particulièrement, centre très actif de l'activité textile, fut durement touchée. La population recensée en 1796 (539 personnes) tomba à 260 en 1813, ce qui laisse entendre une émigration massive, comme d'ailleurs à Guingamp qui perd aussi en 15 ans 270 habitants.

C'était la catastrophe. Une culture et une industrie nouvelles, conséquence du blocus continental, tentèrent de s'implanter dans la région et la ville, à la fin de l'Empire : celle de la betterave sucrière et de la fabrication du sucre de betteraves. S'il faut en croire Habasque (1), le département des C.D.N. devait cultiver 1 000 ha s'étendant sur 22 communes - parmi lesquelles les communes du canton, Plouisy non compris, étaient taxées pour 39 ha, Coadout et Moustéru pour 5 ha chacune, Pabu et St-Agathon pour 6, Grâces pour 7, Ploumagoar pour 10 -. Hello s'enthousiasma pour la nouveauté et plus encore Madame Hello, Jeanne-Louise Le Deuc (2). Il "tenta l'aventure". En octobre 1812, ils auraient obtenu 200 tonnes de racines, sur leurs 10 arpents métriques (quelque 5 ha), et ceci valut à Mme Hello une lettre d'encouragement de Napoléon, aux Cent Jours. En avril 1812, elle avait reçu licence d'installer une sucrerie et pour cela, elle demanda au Ministre des Manufactures un crédit de 40 000 F. On lui accorde 12 000 et en sus des brochures traitant de la fabrication du sucre, notamment une gravure publicitaire représentant un modèle de râpe mue par 4 hommes et râpant 1 500 kgs de betteraves à l'heure dont le coût

était de 600 F.

Elle réclamait une râpe système Delessert et un bassin Bonmartin, en 1812. Au bout d'un an nouvelle réclamation. La première râpe était inutilisable.

La sucrerie Hello aurait produit 4 000 kgs de sucre à la fin de 1812 soit 2% en poids de la récolte et la directrice espérait tripler la production en 1813. Mais l'Empire s'écroula et l'aventure n'eut pas de suite.

En définitive, la grande ressource de la ville reste le commerce. Un arrêté préfectoral du 22 Brumaire IX (13 novembre 1800) assigne le samedi comme jour de marché et parmi les denrées apportées et mises en vente on note les grains, froment, méteil, avoine, seigle, la viande, le beurre dont le kg passe de 0,45 en l'an IX à 1,40 en 1811, le foin livré en bottes de 10 kgs, le bois par stère, la chandelle. En 1807, il y a de plus 16 foires annuelles, aux bestiaux, toiles, cuirs, ce qui paraît-il justifie l'installation - en avril 1806 - d'un Bureau des Poids Publics et la nomination d'un vérificateur des Poids et Mesures qui, en mai 1808, sera Mauviel fils.

La ville joue toujours son rôle de centre d'approvisionnement pour les campagnes et de lieu de transit. Le plus fort commerce de Guingamp consiste dans les liquides (3)... avoue la municipalité en Pluviose X (février 1802) en demandant naturellement une réduction des droits sur ces liquides : alcool, vin, cidre, poiré, bière, hydromel.

Des entreprises particulières reliaient par voitures Guingamp aux centres voisins. La maison Kermoalquin de Guingamp dirigeait ses camions les jours impairs sur St-Brieuc - retour aux jours pairs, et aux jours pairs sur Lannion avec retour aux jours impairs. Une autre Maison, la Maison Sillardin de Rennes à Lannion avait un relais à Guingamp.

D'autres transporteurs acheminaient les colis vers Rennes, Nantes, Caen, Rouen, Lille, en des temps variant de 9 à 35 jours. Naturellement non compris les services de diligences de Rennes à Brest. Moins bien desservis étaient les centres de l'intérieur par des routes la plupart du temps en fort mauvais état : on était réduit à louer un attelage à quelque voiturier d'occasion si l'on était désireux de s'y rendre.

FIN DE L'EMPIRE. LES CENT JOURS.

Le 2 juin 1811, Guingamp célébrait avec toutes les pompes officielles requises, la naissance du "Roi de Rome". On choisit aussi ce jour, au lieu du 2 décembre pour fêter le mariage d'une rosière : Jeanne Richard épou-

sait un brave garçon Y.M. Le Lagmé, soldat depuis le 14 août 1792, blessé une première fois à Eylau "d'une balle à l'estomac" (c. à d. la poitrine) et une seconde à Wagram où il perdit l'usage de la main droite (4).

Un an après commençait l'aventure de Russie qui s'achevait avec le mois de décembre en catastrophe. La Grande Armée n'existait plus. Pour la reprise des opérations en Allemagne (5), il fallait de l'argent et des hommes. La taxe spéciale sur les fortunes de plus de 100 000 F s'appliqua à quelques privilégiés : 10 seulement car il n'y a guère à Guingamp de "Grosses fortunes". Les hommes furent fournis par les divers appels de "conscrits" des classes 1813-1814 et sursitaires des classes 1809 à 1812. Quelques "gardes d'honneur" furent, on l'a vu, prélevés parmi les nobles. Ils fourniraient des cadres pour la cavalerie et des otages, en cas de besoin, garants de la fidélité de leur famille.

Le 15 janvier 1813, sur proposition du Maire Depasse, la ville offrit d'équiper à ses frais, deux chasseurs à cheval comme "un témoignage d'amour et de fidélité à la personne de l'Empereur et de dévouement à la patrie".

Le 3 novembre encore (6), après les revers d'automne, le Conseil Municipal envoyait une adresse de fidélité, de dévouement, d'espoir dans la victoire à l'appel de l'Impératrice Régente, "appel qui a retenti dans nos Cités, donné une nouvelle énergie à l'amour et au dévouement sans bornes qui animent les conseillers pour le Prince et la Patrie". Il stigmatise la défection la plus odieuse alors que les "ennemis méditent déjà le démembrement de notre belle patrie". Il dit sa confiance dans le Génie de l'Auguste Empereur et héros". Et tous les membres du Conseil se déclarent "ses très humbles et très faibles sujets".

Ces sentiments, fussent-ils sincères, ne pouvaient guère faire illusion. La situation était désespérée. Le passage à Guingamp de prisonniers de guerre (640 austro-russes, le 7 février 1814, 600 Espagnols le 11), ajoutait sans plus au désarroi et aux charges étant donné leur dénuement le plus absolu. Le 17 avril (7), le Maire, c'est Pierre Guyomar depuis août 1813, donne lecture d'une lettre du Préfet Boullé : Napoléon-Bonaparte est déclaré déchu du trône, le droit d'hérédité établi dans sa famille, aboli, et Louis XVIII appelé par une nouvelle Constitution à régner sur la France.

Immédiatement, le Conseil Municipal vota une adresse que le Préfet était chargé de transmettre au "Lieutenant Général du Royaume", le Comte d'Artois. "La France entière applaudit avec transport au rétablissement de l'auguste dynastie des Bourbons... Pendant plusieurs siècles ils ont fait le bonheur des Français par leur gouvernement paternel... Ils le feront encore... telle est notre confiance..." ...D'ailleurs, il y avait "la Constitution, Constitution sage, nécessaire, rédigée par le Sénat, acceptée

par son Altesse Royale, assurant les droits inviolables et sacrés du Monarque et protégeant ceux du Peuple. Le magnanime Empereur de Russie n'a-t-il pas déclaré nécessaire une Constitution fondée sur des idées libérales et le progrès des lumières... C'est ce qui excite la reconnaissance et l'admiration de la France. Et puis surtout, c'est la paix, grâce à la méditation et à celle de ses augustes alliés (?)... Et les Conseillers de conclure : "C'est avec enthousiasme et du fond du cœur que nous crions 'Vive Louis XVIII et Vive notre altesse royale ! Vive les Monarques alliés !...'"

Avec enthousiasme et du fond du cœur ? Le croyaient-ils vraiment ces libéraux qui appréciaient surtout la Paix comme tout le Pays et la "Constitution" protégeant les droits du Peuple - les leurs - et fondée sur des idées libérales - les leurs naturellement.

En tout cas, ils n'allaient pas tarder à voir que leurs idées "libérales" n'étaient pas tout à fait celles du nouveau gouvernement. Le 10 juin 1813, le Préfet Boullé était déplacé et un nouveau Préfet nommé, de Goyon. Celui-ci adressait, le 20 août 1814, au Ministre de l'Intérieur, un rapport au sujet de son subordonné Mauviel : "Bonapartiste zélé, disposé à se rallier, moralité douteuse. Très mauvais sous-préfet" y lisait-on. On se débarrassa de ce "très mauvais sous-préfet" et le 26 septembre un officier de cavalerie, de Quélen, se trouva sous-préfet de Guingamp.

Le Maire P. Guyomar, est bien suspect lui aussi. Quand le Duc d'Angoulême, en sa qualité de "Grand Amiral de France" se rend à Brest en tournée d'inspection et passe à Guingamp (25 juin 1814) (8) un officier de sa suite, M. de la Boissière, intime au vieil homme politique la défense écrite de se présenter "en raison de ses votes à la Convention". Comme le Maire refuse sa démission, le préfet, le 20 juillet, propose au Ministre sa révocation et son remplacement par De Carné. Le 16 novembre un arrêté signé de Montesquiou et du secrétaire général Guizot, fera droit à cette proposition. Naturellement aussi le Conseil Municipal est renouvelé dès octobre 1814 dans le sens aristocratique, cependant élargi le 9 mars 1815 puisqu'à côté de Dupleix de Cadignan, Hingant de St-Maur, de Kérouartz, de la Bégassière, de Saisy, on voit figurer les noms d'authentiques révolutionnaires tels que Hello, Huchet, Depasse...

Puis les événements se précipitent : le 20 mars 1815, Napoléon est de retour aux Tuileries. Le 6 avril nouveau Préfet : Devismes ; Hello, le Juge de Paix remplace Quélen en qualité de sous-préfet. Le 29 mars, P. Guyomar reprend sa charge de maire et le 4 mai un arrêté du "Commissaire extraordinaire de S.M. l'Empereur, le Gal Comte Caffarelli, frère de l'Evêque de St-Brieuc, nomme (6 mai) un nouveau Conseil Municipal de 31 membres : Le Bihan et Herpe sont adjoints. Aucun noble n'en fait par-

tie, par contre reviennent à la surface : Festou-Villeblanche, procureur impérial, et Vistorte-Boisléon, Président du Tribunal.

Le 22 juin, le Conseil prenait connaissance des "devis estimatifs" des travaux à exécuter aux défenses de la Ville. Le retour de l'île d'Elbe signifiait la reprise du duel entre la France et les Alliés, c'est-à-dire toute l'Europe, et peut-être aussi la renaissance de la Chouannerie jadis si redoutée.

Les portes de la ville déposées en l'église de Montbareil devaient être garnies sur leur face intérieure d'épaisses planches qui aveugleront la claire-voie, un mur en moellon et argile crénelé de 0,50 à 0,70 m de large garnira le Champ au Roi et le Canton, des terrassements borderont le champ-au-lait et le château avec un parapet de 1,50 m de hauteur, le canon de fonte sera remis en état. Le coût total des travaux atteindrait 2 141,48 F. En réalité des dons volontaires réduisirent la dépense à 1 341 F. 400 F furent versés aux cultivateurs du canton rural qui exécutèrent en deux semaines le programme de terrassement. Ceci se décidait le 22 juin, et ce 22 juin à Paris, Napoléon signait son abdication. Quinze jours après, le 8 juillet, le Roi Louis XVIII, revenait à Paris... "L'interrègne" était terminé : De Quélen retrouva sa sous-préfecture et, le 25 août 1815, réinstallait à la Mairie de Carné nommé le 24 juillet par ordonnance royale. L'effervescence causée par l'aventure des Cent Jours tomba d'elle-même ; les mesures militaires furent rapportées et la ville reprit sa physionomie antérieure. D'ailleurs l'enthousiasme du fils du Sous-Préfet, Ch. Guillaume Hello (9) avait-il réussi vraiment à émouvoir profondément l'opinion publique Guingampaise que le retour de l'Empereur paraît avoir surtout inquiétée, en dehors du milieu scolaire, spécialement des Professeurs du Collège ?

F. DOBET

NOTES

- (1) Habasque - Notions historiques-Géograph. statistique. TIII - p.311 - note 2.
- (2) R. Durand - Le département des C.D.N. TII pp.43-69.
- (3) Le commerce de la toile connaît quand même une certaine activité. Barthélémy Desjars et J.B. Mazurié sont à la tête d'une maison de commerce de toiles et d'une banque. Un certain Simon Mayer, Juif, demande le 28 mars 1809, une patente de commerçant en draps-mercerie. Elle lui est accordée (Archives mun. Règ. de délibér. 28 mars 1809 - D6 - fo20 et Vo) Noter de plus que Mazurié est à l'estimation du Préfet Boullé (25 janvier 1809) un des plus riches commerçants en grains des C.D.N.
- (4) Le décret impérial du 19 février 1806 porte que toute commune ayant un revenu de plus de 10 000 F devra doter une jeune fille sage qui sera mariée à un homme ayant servi avec honneur la patrie. Aussitôt Guingamp fonda son prix de sagesse pour la fille qui voudrait épouser le 6 décembre un brave qui aura fait ses preuves à la guerre. Le 27 novembre, il y a bien une candidate, Françoise Le Bervet, mais le futur, lui, est jugé indigne et l'affaire est classée. Mlle Louise Even a plus de chance. Elle épouse Jos. Jossou, Caporal de recrutement - Archives Municipales - Reg. de Délibér. D16 fo 6-7-8 et fo 37 Vo. 31 mai 1811.

- (5) C'est dans la campagne d'Allemagne à Beutzen que périt le Général Guingampais Y.M. René Pastol de Kérauclin. Voir Société d'Emulation des C.D.N. 1932, p.91.
- (6) Archives Municip. Reg. de Délibér. 016 fo 52.
- (7) Arch. Mun. Reg. de Délibér. D.16 fo 57. Dans le registre de paroisse fo 9 rédigé en 1813, le Curé Lagain signale "et les malheurs et les détresses du temps et la gêne qu'éprouvent toutes les familles pour la conscription".
- (8) Cf. l'Archiviste An. 1892-1893 pp.52-55 Du reste dans une lettre du 12 juin le Commissaire du Roi Cte de Ferrières le dénonçait au Ministre de l'Intérieur - Le Gendre de P. Guyomar, B. Jollivet, affirme qu'il calma la colère des marins irrités par la vue du drapeau blanc (Les C.D.N. p.100 n° 1).
- (9) Le 21 mars 1815, le Préfet Devisme l'indique comme fixé à Lorient et exerçant la profession d'avocat "Ame ardente et pénétrée d'un vrai patriotisme. Ennemi prononcé des Bourbons, on assure que le retour de l'Empereur a excité sa joie jusqu'au délire". Il aurait, suivant la même note, puissamment contribué à la formation de la "Confédération Bretonne de Rennes" (23 mai 1815) par son énergie.

LE FURETEUR TREGOROIS

LA DENONCIATION DE MME TAUPIN.

Voici la lettre que Guillaume Salaün, de Brélévenez adressa au district de Lannion pour dénoncer Mme Taupin, Ursule Tierrier, comme recelant des prêtres réfractaires. On sait qu'à la suite de cette "dénonciation civique", Madame Taupin fut exécutée, ainsi que les deux prêtres qu'elle hébergeait : les abbés Le Gall et Lajat.

Dénonciation civique

Je soussigné Guillaume Salaün vrai sans culaute de la / Commune de Brélévenez ayant juré de maintenir la loi / de la République et en bon Républicain de denoncer les abus, / je denonce au citoyen agent national du District de Lannion / que contre les sages décrets de l'assemblée Nationale il y a / des pretres deportés dans une maison en la ville de / Tréguier près celle de la Citoyenne Veuve Le Guillarm, dont Lajat / fils en est un. Lannion le dix floreal l'an 2me de la République.

Guillaume Salaün (1)

Dénonciation civique

Je soussigné Guillaume Salaün vrai sans culaute de la Commune de Brélévenez ayant juré de maintenir la loi de la République et en bon Républicain de denoncer les abus, je denonce au citoyen agent national du District de Lannion que contre les sages décrets de l'assemblée Nationale il y a des pretres deportés dans une maison en la ville de Tréguier près celle de la Citoyenne Veuve Le Guillarm, dont Lajat fils en est un. Lannion le dix floreal l'an 2me de la République.

Guillaume Salaün

Mme Taupin

Ursule Tierrier

Le Gall

Lajat

(1) Cette dénonciation n'est pas écrite de la main de Guillaume Salaün, elle seulement signée de lui.

PAPIERS À ENTETES COMMERCIAUX.

Merci à tous les lecteurs qui nous ont adressé des exemplaires de ces illustrations parfois fort curieuses. Un numéro particulier leur sera consacré.

TEILLEURS DE LIN DU TREGOR (1850-1950).

Cet ouvrage publié par Skol-Vreizh et signé de Daniel Giraudou et J.Y. Andrieux, propose une étude économique et ethno-sociologique d'une corporation et d'une industrie qui fit naguère encore la richesse du Trégor. Un livre à lire absolument (55 F franco de port. Skol-Vreizh, 6 rue Longue, 29600 Morlaix).

REPONSE AU SUJET DE LANGRIT OU LANGOAT (?)

Je suis originaire de Langoat. Voici mes observations : QUATRANNON, n'est sûrement pas Coatascorn (???) mais sans doute COATRANNOU lieu-dit à 1 km au S du bourg. (Coatrannou = le bois du nommé Rannou).

Le nom de famille LE FILOUX. Mon arrière-grand-mère portait ce nom et était de surcroît "filandière". Il existe un CONVENANT FILOUS à 1,9 km du bourg.

Guillaume SAIN DAN. Ne serait-ce pas SAVIDAN. J'en ai connu à Langoat.

Yvon MAHE. Il y a toujours un lieu-dit COAT MAHE.

Ollivier RANNOIR. RANNOU sans doute (?)

KERMOUSTER : lieu-dit à 3 km.

SALIOU : lieu-dit également à 2,6 du bourg. KERSALIOU.

Monsieur G. Castel écrit "*petite paroisse*". Pour le Trégor, c'est à mon avis, une paroisse importante au contraire avec ses 1 850 ha et encore actuellement avec 131 écarts. A une certaine époque, il y avait 6 chapelles, toutes desservies. Et également 12 moulins.

Ivet KERVELLA
Lannion

Le 48ème régiment d'infanterie dans la guerre 1939-1940. <i>(Le sacrifice d'un régiment trégorois), par Jean GUERNIOU....</i>	P.3
Yod gwad e genou, par Guy CASTEL	P.28
Histoire de Guingamp, par F. DOBET	P.31
Le fureteur trégorois	P.37